

**P. CYRILLE ARGENTI**

## **SAINT IRÉNÉE DE LYON 1**

*Ces textes sont adaptés des émissions radiophoniques du Père Cyrille Argenti, diffusées sur Radio-Dialogue, radio œcuménique marseillaise dont il fut l'un des fondateurs.*

*Livret n° 10*

*Copyright : Radio-Dialogue 2008*

## CONTRE LES GNOSTIQUES

**S**aint Irénée est un témoin de l'enseignement apostolique. Il est né à Smyrne, vers l'an 120 de notre ère, et il nous dit lui-même que le plus beau souvenir de sa vie est lorsqu'à l'âge de quinze ans, aux pieds du vieil évêque Polycarpe, il recevait de lui le témoignage de l'apôtre et évangéliste Jean. Ce que saint Jean nous dit qu'il a vu, qu'il a entendu, qu'il a touché – le Christ ressuscité – il l'a transmis à son disciple saint Polycarpe. Saint Polycarpe l'a transmis à saint Irénée, qui a apporté ce témoignage à la Gaule, où il fut le deuxième évêque de Lyon après saint Pothin, en l'an 174. Lyon constituait alors le plus ancien centre de chrétienté de Gaule, avec Arles.

Saint Irénée est intervenu à deux reprises dans des querelles entre l'Orient et l'Occident, ce qui lui a valu peut-être son nom d'Irénée – en grec « la pacification ». Dans un premier temps, il y avait eu un différent entre l'Église d'Éphèse et l'Église de Rome. L'évêque de Rome (le pape de Rome de l'époque) Éleuthère avait envisagé de couper ses relations avec l'Église d'Éphèse et c'est Irénée qui paraît avoir réussi à l'en dissuader, au cours d'un premier voyage qu'il fit à Rome, dans les années 170.

Par la suite, vers l'an 189, alors qu'Irénée est certainement déjà évêque, le pape de Rome Victor est en désaccord avec les Églises d'Asie Mineure sur la fixation de la date de Pâques. C'est de nouveau Irénée qui, par un deuxième voyage à Rome, persuade l'évêque et l'Église de Rome que la tradition de l'Église d'Asie Mineure est johannique, apostolique et aussi respectable que celle de l'Église de Rome en ce qui concerne la fixation de la date de Pâques. Saint Irénée évitera de nouveau le conflit.

Nous connaissons peu de choses concernant sa vie. Il est sans doute mort martyr à Lyon au début du III<sup>e</sup> siècle, vers l'an 210 ou 214.

Saint Irénée réfute les hérésies gnostiques en établissant la vraie tradition chrétienne – vrai est synonyme d' « orthodoxe » –, lui qui est témoin de l'Écriture Sainte et de la tradition apostolique au II<sup>e</sup> siècle. Son témoignage est encore parfaitement recevable aujourd'hui, lorsqu'il s'agit de réfuter certaines idées apparentées à ces hérésies, qui circulent de nos jours.

### **Modernité de l'hérésie gnostique**

Les gnostiques – du mot grec *gnosis*, la connaissance – prétendaient être une élite intellectuelle et spirituelle de gens qui « savaient », initiés par des voies secrètes à la vraie connaissance. Il y avait à la base du gnosticisme un orgueil intellectuel : ils pensaient que la connaissance, l'intelligence, la philosophie étaient plus importante que la foi. Leur critère de vérité n'était pas tellement la foi dans le mystère révélé mais plutôt dans le processus de réflexion philosophique de connaissance de gens savants. Nous reconnaissons là l'une des caractéristiques d'un courant de pensée de notre époque : les gens veulent bien se dire chrétiens à

condition

d'accommoder la foi chrétienne à la rationalité, à la pensée philosophique. Avec une pointe de mépris contre la foi populaire, on privilégie la connaissance, la *gnosis*.

Pour ce faire, les gnostiques vont se fonder sur une soi-disant tradition secrète, ésotérique, transmise seulement à l'élite. Nous reconnaissons l'un des grands courants de pensée de notre époque que l'on retrouve dans des milieux se prétendant chrétiens, un snobisme à la mode dans des milieux qui se croient privilégiés, qui croient être des « spirituels », ayant un accès intérieur, ésotérique – *esotericos* en grec veut dire « intérieur » – à des connaissances fermées, réservées à une soi-disant élite. Les gnostiques étaient très proches de certaines tendances actuelles s'intéressant plus particulièrement à l'ésotérisme de l'Extrême-Orient, aux milieux hindouistes ou bouddhistes.

Ces gnostiques se caractérisaient en même temps par une prétendue spiritualité qui considérait que tout ce qui concerne la matière et la chair était intrinsèquement mauvais : eux étaient des spirituels, eux transmettaient la tradition spirituelle d'un esprit désincarné, d'un dieu transcendant, qui n'avait rien à voir avec la matière et avec la chair. Nous retrouvons là une tradition peut-être platonicienne : méfiance vis-à-vis de la matière et du corps, tendance à séparer le corps et l'âme, l'esprit et la matière, à prétendre que les vrais chrétiens doivent se concentrer sur l'esprit.

Pour justifier cette tendance pseudo-spirituelle, les gnostiques vont faire la distinction entre le Père de Jésus Christ, un Dieu véritablement transcendant, au delà de tout, d'une part, et, d'autre part, un démiurge, un dieu soi-disant créateur d'un monde mauvais. C'est une façon de résoudre le problème du mal. Le monde tel qu'il est, avec ses misères, ses méchancetés et ses déchéances, aurait été l'œuvre d'un dieu mauvais, d'un dieu secondaire, d'une sorte de petit dieu. Et ce mauvais dieu, ils l'identifient avec le Dieu de l'Ancien Testament, opposant l'Ancien Testament et le Nouveau, la Bible juive au Nouveau Testament, le Dieu d'Israël au Dieu de Jésus Christ. Nous retrouvons là une tendance moderne qui distingue le Dieu des juifs du Dieu des chrétiens. Cette hérésie conduit les gnostiques à l'antisémitisme. On observera cette attitude chez les nazis qui refusent d'identifier le Dieu des prophètes et d'Israël avec le Dieu des chrétiens. Le Dieu de l'Ancien Testament était soi-disant un Dieu dur, un Dieu de châtiments, un Dieu de vengeances et le Dieu du Nouveau Testament aurait été un Dieu d'amour, de miséricorde et de douceur. Il s'agit de la première caractéristique commune aux différents courants gnostiques.

Saint Irénée et toute la Tradition s'acharneront à combattre cette idée absolument fautive pour montrer qu'il n'y a qu'un seul Dieu : le Dieu de l'Ancienne Alliance et le Dieu de Jésus Christ, le Père de Jésus Christ, le Dieu de la Nouvelle Alliance, est le même Dieu.

La seconde caractéristique de ces gnostiques est qu'ils essaient de combiner les doctrines philosophiques à la mode avec la foi chrétienne : c'est ce qu'on appelle le syncrétisme. Cela aussi est très actuel : on prend de l'Évangile ce qui nous plaît et

on prend de la philosophie ce qui nous plaît, on met l'enseignement du Christ au goût du jour, au goût de la philosophie à la mode. Il apparaît là une première forme de syncrétisme : on adopte les philosophies à la mode (à l'époque les données pythagoriciennes que l'on essaie d'arroser d'une sauce chrétienne) et l'on justifie ensuite par des citations de l'Évangile ces croyances philosophiques. On a sa théorie propre, résultat d'une réflexion purement humaine, d'une hypothèse, d'une élucubration humaine, et ensuite on la justifie par des passages de l'Écriture Sainte cités en renfort. Les gnostiques arrivent à trouver dans chaque chiffre mentionné dans le Nouveau Testament (Jésus qui a douze ans ou la durée de la maladie de l'hémorroïsse) la justification de leur théorie. Ils donnent une importance quasi-magique aux lettres et aux chiffres. On aboutit alors à une doctrine qui n'est pas celle des apôtres, qui n'est pas celle du Christ.

Saint Irénée combat cette façon qu'ont les gnostiques de se servir des textes de l'Écriture comme un artiste se servirait des carreaux d'une mosaïque pour reconstituer un visage tout à fait différent. Alors que la mosaïque de l'Écriture dessine le visage du Christ, les gnostiques se servent de tous les morceaux pour les recomposer et dessiner un chien ou un renard, dit-il lui-même. On retrouve ce procédé dans des sectes modernes, telles que les témoins de Jéhovah ou autres : ils se servent des textes réels de l'Écriture et ils les recomposent à leur façon pour constituer, à coup de citations de l'Écriture, une doctrine qui, finalement, n'a rien à voir avec le message évangélique.

Les gnostiques bâtissent leur système, leur philosophie, sur une étrange conception d'êtres intermédiaires entre Dieu et les hommes qu'ils appellent les *éons*. Le Dieu créateur, le Dieu unique, disparaît derrière ce tissu de personnages intermédiaires, d'abstractions personnalisées : ils se servent d'une foule d'idées telles que la vérité, la mère, le sauveur, le démiurge. Ils opposent leur sagesse à celle des hommes d'Église : eux sont des « spirituels » tandis que les hommes d'Église ne sont que des « psychiques ». Au bas de l'échelle, il y a les « terrestres », condamnés sans espoir, tandis que les « spirituels » sont tout à fait assurés du salut.

C'est le second aspect commun à tous les gnostiques et à tous ces pseudo-chrétiens de nos jours, qui pensent connaître l'Évangile et l'Écriture Sainte mieux que l'Église, mais qui inventent en réalité différentes théories qui leur sont personnelles.

Le troisième aspect, qui résulte d'ailleurs du premier, dissocie en Jésus Christ l'homme et Dieu. On voit en Jésus, le Fils de Marie, un homme, une créature, et puis on essaie de différentes façons de rendre compte de l'inspiration divine de ses paroles et de ses actes par différentes hypothèses. Les gnostiques imaginaient, par exemple, qu'au moment du baptême de Jésus, un être supérieur et divin serait venu s'ajouter à la personne humaine du Fils de Marie puis que cette personne supérieure et divine se serait retirée et n'aurait pas souffert la croix et la mort. On retrouvera plus tard, en particulier à l'époque des hérésies nestoriennes, des théories assez semblables et cette mentalité ressurgit de nos jours, avec une tendance à ne voir en Jésus qu'un homme et à essayer d'expliquer de façons diverses pourquoi il était « un

grand inspiré » – la phrase est à la mode aujourd’hui. On cherche par différentes philosophies à le relier d’une façon ou d’une autre à la divinité.

Même s’ils avaient chacun leur théorie propre, les gnostiques se caractérisaient à peu près tous par ces trois aspects, que nous retrouvons chez beaucoup de nos contemporains.

Saint Irénée est frappant dans sa critique des gnostiques, notamment lorsqu’il s’attaque à un certain Marcos, qui non seulement développe ces philosophies gnostiques mais est en même temps une sorte de gourou qui essaie de séduire en particulier les femmes pour les entraîner avec lui, dans un but intéressé car il en tire de l’argent et du plaisir charnel. Il exerce donc une influence personnelle pour son plus grand profit à lui. Ce qui est étonnant, c’est que l’on trouve, aujourd’hui comme alors, les mêmes méthodes, les mêmes théories fumeuses, ce goût plutôt morbide pour l’ésotérisme, pour des chiffres un peu magiques, pour des superstitions, pour des guérisseurs qui séduisent, pour l’astrologie, les horoscopes. C’est pourquoi il faut revenir à la saine doctrine. Évidemment, cela n’excite pas la curiosité, parce qu’on répète les mêmes choses depuis deux mille ans, mais « le ciel et la terre passeront, la Parole du Seigneur demeurera éternellement. »<sup>1</sup>

Saint Irénée combat les gnostiques par cinq livres qui forment un ensemble intitulé *Contre les hérésies*. D’une façon très consciencieuse, il étudie leurs croyances, qu’il connaît à fond, car il sait qu’on ne peut contredire et réfuter une doctrine que si on la connaît bien soi-même. Il va ainsi combattre ces trois hérésies, celle qui oppose le Dieu d’Israël au Dieu de Jésus Christ, celle qui interprète les Écritures à sa guise et celle qui d’une certaine manière fractionne la personne du Christ, qui sépare en lui Dieu et l’homme.

### **Interpréter l’Écriture par l’Écriture**

Tout d’abord, saint Irénée va s’efforcer, par une étude très poussée et très minutieuse des Évangiles, des épîtres de Paul et de Jean et des livres de l’Ancien Testament, de démontrer l’unité de l’Écriture Sainte. Du même coup, il nous indique la bonne méthode pour aborder l’étude de l’Écriture Sainte. En effet, l’erreur fréquente est de la lire de façon fragmentaire : on s’empare de tel Évangile ou de telle épître ou de tel fragment d’Évangile ou de tel fragment d’épître et on en cite ce qui nous convient, ce qui nous paraît conforme à notre propre théorie.

Saint Irénée, en citant les hérésies gnostiques, dit qu’en prenant par exemple tel passage de l’Évangile de Marc, on oublie que ce même Marc a dit à tel autre endroit ce qu’on nie, ce qu’on ignore : la méthode est arbitraire. Et il montre en détail l’accord profond qui existe entre tous les évangélistes et les épîtres de Paul, de Jean et des autres apôtres, de même qu’entre le Nouveau Testament et l’Ancien Testament.

Il faut faire de la Bible une lecture globale pour saisir l’esprit de l’Écriture Sainte et pour interpréter l’Écriture par l’Écriture. On ne comprend pas un passage de l’Évangile ou un passage d’une épître de saint Paul en l’interprétant à travers

notre philosophie personnelle. C'est cette méthode orgueilleuse et égoïste qui conduit à toutes les hérésies ; c'est-à-dire que l'hérésie consiste à se servir de l'Écriture pour justifier sa propre doctrine, au lieu de se mettre à l'écoute de l'Écriture, au lieu d'écouter la Parole de Dieu. Lorsqu'on adopte cette attitude d'écoute et qu'on lit tout doucement, progressivement, jour après jour, semaine après semaine, mois après mois, année après année, l'Écriture Sainte, on en découvre petit à petit l'unité profonde et on en comprend le sens profond.

Par exemple, saint Irénée nous fait remarquer que saint Luc, l'auteur de l'Évangile, l'auteur des Actes des apôtres, est aussi le compagnon bien-aimé de saint Paul. C'est lui qui l'accompagne au cours de tous ses voyages missionnaires à partir de l'an 50, lorsque Luc passera de Troie, en Asie Mineure, à Philippes, en Macédoine, pour rester auprès de lui. Il rendra visite à Paul lorsqu'il sera en prison à Rome ; c'est là que ce dernier, dans l'une de ses lettres, appellera Luc « le médecin bien-aimé. » Saint Irénée nous fait remarquer aussi que l'Évangile de saint Luc et les Actes des apôtres traduisent en fait la pensée même de l'apôtre Paul dont Luc est à la fois le compagnon et le disciple.

Il nous montre donc combien il est absurde et faux d'opposer les Écritures entre elles. Combien de gens le font encore aujourd'hui, en particulier dans des milieux judaïsant où l'on a tendance à opposer saint Paul aux évangélistes, comme si la pensée de Paul était autre que celle des évangélistes, comme si Luc n'était pas lui-même le traducteur, celui qui exprime la pensée de Paul, comme si Pierre n'était pas le compagnon de Paul, comme si Marc n'était pas celui qui exprime la pensée de Pierre, comme si Jean n'était pas l'ami intime de Pierre, comme si Jean et Luc n'avaient pas connu Mathieu !

Saint Irénée arrive, par une étude détaillée des Évangiles et des épîtres, à nous démontrer l'unité profonde de tout le Nouveau Testament. En même temps, en citant sans cesse les prophètes de l'Ancien Testament, en citant la Genèse, Moïse, le prophète Élie, et abondamment le prophète Isaïe, les Psaumes, comme le fait le Nouveau Testament, il nous montre aussi sans cesse que c'est la même pensée, le même Esprit Saint qui inspire la même Parole de Dieu à travers toute la Bible.

### **Unité de la Personne du Christ**

Par cette lecture globale de la Bible, saint Irénée nous fait découvrir l'unité profonde de la Personne de Jésus le Christ. Il nous montre que lorsque saint Mathieu souligne que Jésus, né de la Vierge Marie par l'opération du Saint Esprit, est le Fils du Très-Haut, il rejoint saint Luc. Dans les deux Évangiles de l'enfance, Jésus apparaît comme le Fils de la Vierge, mais en même temps comme le Fils de Dieu devenu Fils de la Vierge. C'est justement ce que nous explique saint Jean lorsqu'il nous dira « le Verbe s'est fait chair »<sup>2</sup>, le Fils de Dieu est devenu Fils de la Vierge. C'est ce que saint Marc nous fait comprendre dès le début de son Évangile lorsqu'il nous raconte le baptême de Jésus et que la voix du Père se fit entendre en l'appelant Fils bien-aimé. Dans tous les Évangiles, dans toutes les épîtres, la Personne du Christ apparaît une. C'est la Personne même du Verbe incarné, la

Personne même du Dieu fait chair, du Fils unique de Dieu, vrai Dieu né du vrai Dieu, Dieu comme son Père, qui est devenu homme.

Saint Irénée insiste sur ce point : parce que Jésus est le Christ, c'est à dire l'Oint, celui qui a reçu du Père l'onction du Saint Esprit, Il donne à son Église et aux membres de cette Église ce Saint Esprit qui repose sur Lui. Parce qu'Il est l'unique Christ, c'est à dire l'unique Oint du Père, oint par l'onction de l'Esprit, Il donne cet Esprit à son Église. Elle vit de ce don de Dieu, de cet Esprit du Christ, l'Esprit qui vient du Père et qui repose sur le Fils.

Lorsque le Fils donne son Esprit aux hommes, Il fait de ces hommes des fils par adoption de l'unique Père. Et c'est cela un chrétien. Un chrétien est un homme qui est redevenu, par l'onction de l'Esprit, un fils adoptif du Père et, par conséquent, un homme vivant, un homme en qui l'image de Dieu a été renouvelée, un homme qui entre dans l'intimité de Dieu parce qu'il est redevenu fils du Père. C'est la merveille de l'adoption qui fait de nous en même temps des frères.

Saint Irénée nous montre comment cette foi fondamentale de l'Église nous fait découvrir la joie de la Bonne Nouvelle, de l'unique Évangile, exprimée par les quatre évangélistes dans la continuité des prophètes et se prolongeant dans l'enseignement de l'Église du Christ.

### **La Tradition, permanence de l'Esprit Saint**

La foi de l'Église reflète, exprime, continue la prédication des apôtres et nous permet justement de découvrir l'unité de toute la Bible. Et c'est ce que nous appelons la Tradition. La Tradition est cette clé, cette permanence de l'Esprit Saint allant de l'Ancien Testament au Nouveau et du Nouveau à l'Église, inspirant les prophètes, inspirant les apôtres, inspirant les évangélistes, inspirant l'Église et les unissant tous dans un même Esprit éclairant l'unique Parole de Dieu, l'unique Verbe, l'unique Fils.

C'est l'Esprit qui nous fait découvrir l'unité de la Personne du Christ, c'est l'Esprit Saint qui nous fait découvrir l'unité de la Bible et de la Tradition, l'unité de la Bible et de l'Église. Alors les philosophes qui citent des paroles de l'Écriture mais qui ne pénètrent pas l'esprit de l'Écriture, les philosophes qui vivent en dehors de l'Église et se servent de l'Écriture, au lieu de l'écouter vont la déformer. On ne comprend l'Évangile que du dedans et on est dedans quand on est dans l'Église qui a écrit le Nouveau Testament. C'est ainsi que l'on découvre que le Dieu d'Israël et le Dieu de Jésus Christ est le même, que le Dieu juste de l'Ancien Testament est déjà un Dieu d'amour et que le Dieu d'amour du Nouveau Testament ne cesse jamais d'être un Dieu juste.

Évidemment, il y a un aspect progressif dans la révélation. Dieu se découvre petit-à-petit et ces différents aspects de la richesse divine n'apparaissent pas tous à la fois, mais ils ne sont jamais en contradiction les uns avec les autres. Et ce que les prophètes ont vu, ce que les apôtres ont annoncé, ce que l'Église a reçu, c'est l'unique Personne du Verbe, l'unique visage du Christ éclairé par l'unique Saint Esprit. C'est cela, la Tradition.

## La rédaction des Évangiles

Les critères auxquels saint Irénée fait appel pour combattre les hérésies de son époque sont encore valables aujourd'hui et restent des critères d'orthodoxie.

Étant donné que les gnostiques prétendaient être détenteurs d'une tradition secrète qui aurait transmis à une sorte d'élite privilégiée la pensée du Christ, saint Irénée leur répond en montrant quels sont les authentiques moyens dont le Christ s'est servi pour transmettre, non pas clandestinement, mais publiquement, sa pensée. Il cite ces deux critères fondamentaux qui se confirment l'un l'autre : les Évangiles et la Tradition des Églises locales. Son témoignage nous donne des indications très précieuses sur le moment où ont été écrits les Évangiles. « Ainsi Mathieu publia-t-il chez les Hébreux, dans leur propre langue, une forme écrite d'Évangile, à l'époque où Pierre et Paul évangélisaient Rome et y fondaient l'Église. »<sup>3</sup>

Il y a dans cette petite phrase une foule de renseignements passionnants. Le texte primitif de l'Évangile de Mathieu était écrit en araméen de l'époque, dans la langue parlée par le Christ. Étant donné que Pierre et Paul ont subi le martyre vers l'an 66, sous Néron, et étant donné que, dans les Actes des apôtres, il n'est pas encore question de l'arrivée de Pierre à Rome, cela nous situe l'Évangile de Mathieu d'une façon assez précise, entre 60 et 66, puisque les épîtres de la captivité de Paul doivent dater à peu près de l'an 60 ou 62. Les Actes des apôtres nous parlent de Paul mais pas de Pierre, donc le renseignement d'Irénée est très précieux : il témoigne que Pierre aussi a évangélisé Rome et que ce sont ces deux apôtres qui ont fondé l'Église de Rome. Il faudrait peut-être un peu nuancer ce témoignage car lorsque Paul arrive à Rome, il y avait déjà des chrétiens dans cette ville. Le prestige de l'Église de Rome tiendra justement à ce qu'elle est l'Église où s'est rencontré le témoignage jusqu'au martyre des deux grands apôtres Pierre et Paul. Saint Irénée ajoute : « Après la mort de ces derniers, Marc, le disciple et l'interprète de Pierre, nous transmet lui aussi par écrit ce que prêchait Pierre. »<sup>3</sup>

Nous nous souvenons que, dans les Actes des apôtres, lorsque Pierre sortit de prison à Jérusalem, il se réfugia dans la maison de la mère de Marc<sup>4</sup>, c'est-à-dire que le lien d'amitié entre Pierre et la famille de Marc est très ancien. L'Évangile de Marc est en quelque sorte un résumé de la catéchèse de Pierre et nous avons ainsi le témoignage que c'est véritablement la prédication apostolique qui est reproduite dans

l'Évangile de Marc. Le texte nous donne l'impression que la rédaction se situe peu après la mort de Pierre et de Paul, aux environs de l'an 70. (Dans le Nouveau Testament, il y a très peu d'indications de dates précises, sauf lorsque Luc parle du baptême de Jean. Les dates ne sont pas une préoccupation de l'époque.)

Saint Irénée parle aussi de Luc : « De son côté, Luc, le compagnon de Paul, consigna en un livre l'Évangile que prêchait celui-ci. Puis Jean, le disciple du Seigneur, celui-là même qui avait reposé sur sa poitrine, publia lui aussi l'Évangile, tandis qu'il séjournait à Éphèse, en Asie. »<sup>3</sup>

Toutes les spéculations contemporaines pour savoir si l'Évangile de Jean avait vraiment été écrit par lui sont ici réfutées. Irénée sait bien de quoi il parle puisque



lui-même est originaire de Smyrne, qui n'est pas très loin d'Éphèse, et que, pour se rendre de Smyrne en Occident, il était certainement passé par Éphèse et qu'il avait des liens étroits avec cette ville. Saint Irénée nous donne à propos de Jean un détail supplémentaire en nous disant que Jean séjourna à Éphèse « jusqu'à l'époque de Trajan. » Trajan a régné de 98 à 117, donc puisque nous savons que Jean séjournera à Éphèse au moins jusqu'en 98, cela situe l'Évangile de Jean également tout à fait vers la fin du I<sup>er</sup> siècle. Nous voyons par là que les quatre Évangiles avaient été écrits avant l'an 100. Saint Irénée ne nous parle pas du texte grec de Mathieu, il a donc été traduit un peu plus tard, étant donné qu'il y a dans le texte de Mathieu certaines citations de Marc. Apparemment le traducteur a ajouté des renseignements qu'il avait mis autre part et il est très difficile de discerner ce qui, dans l'Évangile actuel de Mathieu, est une traduction du texte hébreu et ce qui est la partie recopiée.

Remarquons la phrase « une forme écrite d'Évangile ». On oublie trop souvent, de nos jours, que ce que nous appelons « les Évangiles » ne sont en fait que des formes écrites de la Bonne Nouvelle. Les apôtres, tant Pierre que Paul que Jean, n'ont pas attendu la rédaction, la forme écrite, pour annoncer la Bonne Nouvelle. Les Évangiles sont des témoignages écrits de la prédication apostolique, qui est antérieure à ce témoignage écrit. Le texte écrit est important parce qu'il est un témoignage essentiel de cette prédication (et beaucoup plus ancien, évidemment, que les hérésies des gnostiques), d'où tout le poids et le prestige des Évangiles. Cependant, n'oublions jamais que le Nouveau Testament n'est pas une sorte de Coran qui serait tombé du ciel, mais qu'il a été écrit progressivement. Nous ne sommes pas une religion du livre. Il y a un enseignement vivant des prophètes et des apôtres, fixé par écrit. Le livre regroupant tous les écrits canoniques est établi à peu près à l'époque de saint Irénée. Ce témoignage est fondamental et on ne peut pas être imprégné de l'Esprit du Christ si on ne lit pas les Écritures Saintes. Quand on cesse de lire les Écritures, toutes les déviations commencent. C'est là tout de même le critère objectif de la foi chrétienne.

## **La succession apostolique**

Irénée va plus loin : il nous montre que la prédication des apôtres, la Tradition apostolique, ne nous a pas simplement été transmise sous cette forme écrite des Évangiles, mais que cette même Tradition a été conservée dans les Églises locales : « Lorsqu'à notre tour<sup>5</sup> nous en appelons à la Tradition qui vient des apôtres et qui, grâce aux successions des presbytres, se garde dans l'Église, [les gnostiques] plus sages que les presbytres et même que les apôtres, ont, assurent-ils, trouvé la vérité pure, [...] tandis que nous justement nous avons ce témoignage des apôtres précieusement conservé par leurs successeurs dans les Églises. »<sup>6</sup>

Il va citer ces Églises locales qui vont préserver, transmettre, l'enseignement des apôtres : « Il serait trop long dans un ouvrage tel que celui-ci d'énumérer les successions de toutes les Églises. »<sup>7</sup> Mais il prend comme exemple l'une d'entre

elles : « L'Église très grande, très ancienne et connue de tous, que les deux très glorieux apôtres Pierre et Paul fondèrent et établirent à Rome ; en montrant que la Tradition qu'elle tient des apôtres et la foi qu'elle annonce aux hommes sont parvenues jusqu'à nous par des successions d'évêques, nous confondrons tous ceux qui, de quelque manière que ce soit, par infatuation, ou par vaine gloire, ou par aveuglement et erreur doctrinale, constituent des groupements illégitimes : car avec cette Église, en raison de son origine plus excellente, doit nécessairement s'accorder toute l'Église, c'est-à-dire les fidèles de partout, elle en qui toujours, au bénéfice de ces gens de partout, a été conservée la Tradition qui vient des apôtres. »<sup>7</sup>

L'Église de Rome jouissait à l'époque d'un prestige particulier parmi les autres Églises. Il n'est pas question d'un chef de l'ensemble de l'Église, selon une conception bien plus tardive, mais d'une Église locale, l'Église de Rome qui sert aux autres de norme par sa foi et qui par conséquent préside dans l'amour aux autres Églises. Saint Irénée nous donne donc un beau témoignage en faveur de l'Église de Rome, qui définit bien sa vocation. Mais attention ! une vocation, il faut y rester fidèle, l'homme et les communautés humaines sont libres, il n'y a rien d'automatique dans la fidélité d'une Église locale à la Tradition des apôtres. L'Église de Rome a cette vocation d'être par excellence fidèle à l'enseignement apostolique et apparemment, si nous étudions l'histoire de l'Église, elle demeurera fidèle à cette vocation au moins jusqu'au V<sup>e</sup> siècle. (Il est peut-être bien, sans être présomptueux, de rappeler à l'Église de Rome ce que saint Jean disait à l'Église d'Éphèse : « Méfie-toi que ta lampe ne te soit pas ôtée. »<sup>8</sup> Aucun charisme, aucun don de l'Esprit à une personne ou à une Église n'est automatique, il faut toujours librement l'accueillir et le conserver. Moi je puis ne pas être fidèle à mon sacerdoce, je peux – Dieu m'en garde – trahir mon sacerdoce ! Ce n'est jamais automatique.) Au moins jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle, avec le rôle très important que jouera l'Église de Rome et Léon le grand au Concile de Chalcédoine, l'Église de Rome conservera cette réputation d'être un phare de l'orthodoxie et c'est pourquoi l'Église orthodoxe fête avec solennité la mémoire de la plupart des papes de Rome de ces premiers siècles.

Au VII<sup>e</sup> siècle, lorsque le pape Honorius se ralliera à l'hérésie monothélite, ce prestige de l'Église de Rome sera fortement ébranlé et il est certain qu'après la période assez sombre que seront les VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles, elle perdra, au moins en Orient, cette réputation. Les patriarches de Constantinople ont eu bien plus d'hérésies (n'oublions pas que Nestorius était chef des hérétiques et patriarche de Constantinople), mais ce que nous soulignons ici, c'est que ce rôle de phare, l'Église de Rome l'avait perdu bien avant le schisme. Il est évident qu'à l'époque du VII<sup>e</sup> concile œcuménique au VIII<sup>e</sup> siècle, en Orient, on ne se tournait plus vers Rome pour recevoir les lumières. Rappelons-nous alors la phrase du Christ : Dieu peut même avec des pierres susciter des fils à Abraham<sup>9</sup>. Dieu fasse que l'Église de Rome puisse retrouver cette fonction de phare.

Saint Irénée va, avec beaucoup de précisions, nous donner les noms des premiers évêques de Rome pour nous montrer la succession apostolique : le premier pape de Rome nous est nommé, il s'agit de Lin (Linus en latin), dont Paul

fait mention à la fin de son épître à Timothée, lorsqu'il lui demande de transmettre les salutations de Lin à son entourage : « Les bienheureux apôtres remirent à Lin la charge de l'épiscopat. »<sup>10</sup> Les apôtres Pierre et Paul ne sont pas des évêques d'une ville (c'est pourquoi il est absurde de parler de Pierre comme du premier pape. Il n'a jamais été l'évêque d'un lieu, il est fondateur comme Paul de l'Église de Rome, comme de celle d'Antioche.) Après Lin, ce sera Anaclet puis Clément (l'auteur de l'épître), Évariste, Télesphore, Hygin, Pie, Anicet, Soter et Éleuthère qui vivait encore à l'époque d'Irénée.

Saint Irénée nous donne aussi l'exemple de l'Église de Smyrne, en évoquant le souvenir de Polycarpe, ce disciple de Jean, qui vécut si longtemps et qu'Irénée lui-même avait connu. Et enfin il cite l'Église d'Éphèse, fondée par Paul et où Jean demeurera jusqu'à l'époque de Trajan, comme un autre témoin véridique de la Tradition des apôtres.

Nous voyons donc bien que ces Église locales, Rome en premier lieu, mais aussi Smyrne et Éphèse, recueillent, conservent, transmettent l'enseignement des apôtres, le même que celui qui est recueilli par écrit dans les Évangiles.

### **Le démon n'a de pouvoir que sur ceux qui se soumettent à sa séduction.**

Saint Irénée souligne aussi la relativité du pouvoir du Malin. Il nous rappelle – la phrase est de saint Jean – que Satan est le père du mensonge et que, par conséquent, lorsqu'il tente le Seigneur Jésus dans le désert, il lui dit : « Je peux te donner tous les royaumes de ce monde car le pouvoir m'en a été donné. »<sup>11</sup> C'est un mensonge : il n'a même pas ce pouvoir-là. Certes, il est le prince de ce monde, le prince du monde déchu, celui qui peut tenter les gens par son pouvoir relatif ; mais il n'a ce pouvoir que sur ceux qui succombent à sa séduction. Il n'a aucun pouvoir sur les enfants de Dieu car c'est à eux que le Seigneur a dit : « Voici, Je vous donne le pouvoir de fouler aux pieds les serpents et les scorpions ainsi que toute la puissance de l'ennemi. »<sup>12</sup>

Le pouvoir du démon est donc un faux pouvoir, il n'est pas le Créateur, il n'est qu'une créature et c'est en cela que la foi chrétienne diffère du manichéisme. Le manichéisme avait deux dieux, un dieu du bien et un dieu du mal. Les chrétiens n'ont qu'un Dieu, le Dieu du bien, le Dieu Tout-Puissant. Et lorsque les créatures libres de ce Dieu Tout-Puissant font le mal, lorsque Dieu, qui leur a donné la liberté, ne reprend pas son don et leur laisse par conséquent le pouvoir de faire le mal, cela ne leur donne pas pour autant le dernier mot. Le dernier mot revient toujours au Dieu créateur, au Dieu qui a vaincu le démon sur la Croix. Il y a donc là un optimisme fondamental, qui ne nie pas la réalité du mal, mais nous fait savoir que le démon est vaincu, que son pouvoir ne dure qu'un temps, que son pouvoir n'est que relatif et qu'il n'a de pouvoir que sur ceux qui veulent bien se soumettre à sa séduction.

### **L'enfer : une privation éternelle des biens de Dieu**

Saint Irénée aborde les problèmes de l'eschatologie, mot qui vient du terme grec *escaton*, qui veut dire les dernières choses, les fins dernières. Il aborde donc

l'histoire de la fin du monde, de la fin de l'homme, de la destinée ultime de l'homme. Il va nous parler du jugement et nous explique ce qu'est le châtement éternel de l'enfer : l'enfer est une privation éternelle des biens de Dieu. Nous sommes très loin de la mythologie médiévale avec les petits démons fourchus torturant les damnés. Non, celui qui a choisi librement de refuser le bien, de refuser Dieu, Dieu ne va pas les lui imposer, il en sera privé : « Si la chair et le sang sont ce qui nous procure la vie, ce n'est pas à proprement parler de la chair et du sang qu'il a été dit qu'ils ne peuvent hériter du Royaume de Dieu, mais des actions charnelles. Ce sont elles qui, en détournant l'homme vers le péché, le privent de la vie. »<sup>13</sup>

Ici, il réagit contre une théorie des gnostiques tirée de la phrase du Seigneur Jésus Lui-même : « C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. »<sup>14</sup> Ou, selon saint Paul : « La chair et le sang ne peuvent hériter du Royaume de Dieu. »<sup>14</sup> Saint Irénée nous explique qu'il s'agit de la chair et du sang lorsqu'ils sont vendus au péché. C'est lorsque l'homme se détourne de Dieu qu'il est privé de Dieu par son libre choix. Cette privation est le châtement éternel, le choix libre de ceux qui ne veulent pas de Dieu. Mais la chair et le sang en eux-mêmes peuvent être transformés, transfigurés, imprégnés du Saint Esprit, peuvent devenir des corps glorieux, comme le Christ ressuscité, et par conséquent avoir part au Royaume. Ce n'est pas la chair et le sang en eux-mêmes qui n'auront pas part au Royaume de Dieu, mais ce sont les actions par lesquelles la chair et le sang se mettent au service du Malin.

### **Le règne de l'antichrist**

Puis saint Irénée va parler de l'Apocalypse de saint Jean. Il nous donne un renseignement historique intéressant en nous disant que saint Jean l'a écrit vers la fin du règne de Domitien, c'est-à-dire tout à fait à la fin du I<sup>er</sup> siècle : « Car il n'y a pas très longtemps que l'Apocalypse a été vue [apocalypse en grec veut dire « révélation »] mais cela s'est passé presque au temps de notre génération, vers la fin du règne de Domitien. »<sup>15</sup> Ceci est intéressant pour deux raisons : on peut ainsi identifier l'auteur de l'Apocalypse comme étant l'évangéliste saint Jean et l'on peut aussi dater le texte, la fin du règne de Domitien se situant aux environs de l'an 96. Si le dernier livre du Nouveau Testament est écrit tout à fait à la fin du I<sup>er</sup> siècle, cela confirme que la totalité du Nouveau Testament sera terminée avec le I<sup>er</sup> siècle.

Cela va être l'occasion de parler de l'antichrist. Saint Irénée nous rappelle ce que nous disait saint Jean dans l'Apocalypse, ce que nous disait aussi saint Paul dans l'épître aux Thessaloniens : il y aura, à la fin des temps, un règne, un triomphe apparent de l'antichrist s'installant dans le Temple de Jérusalem, dans le lieu même de la présence de Dieu, et qui pourra tromper, séduire même, les élus par ses merveilles et ses miracles. N'oublions pas que les merveilles, les miracles, ne sont pas nécessairement des signes de la puissance de Dieu. Notre foi n'est pas fondée sur des miracles. Nous n'avons pas d'autre signe que le signe de Jonas, la Résurrection du Christ, pour fonder notre foi.

Mais le Malin aussi peut faire des merveilles qui trompent les fidèles. C'est par l'Esprit Saint, « c'est par leurs fruits que vous les jugerez »<sup>16</sup>. Dieu n'est pas un

faiseur de merveilles, tandis que Satan, lui, sera un faiseur de merveilles et l'antichrist fera des merveilles pour égarer les fidèles. Alors, ne nous laissons pas égarer par les soi-disant voyants, par les faiseurs de prodiges, par tous ceux qui arrivent à séduire tous les gens superstitieux comme le fera à la fin des temps l'antichrist.

### **Millénarisme de saint Irénée**

Saint Irénée va nous parler du sort des morts. Il faut dire qu'il va un peu faire fausse route. Les Pères de l'Église ne sont pas infallibles, en effet, et un Père à lui seul ne peut définir la Tradition de l'Église. Ceci est important : la Tradition se situe dans l'accord, dans le consensus de tous les Pères témoignant ainsi de l'enseignement des apôtres. Mais il arrive de temps à autre qu'un Père – et cela leur est arrivé plus ou moins à tous – développe parfois une théorie personnelle qui ne sera pas reprise par les autres Pères, qui ne sera pas acceptée par la conscience de l'Église.

Ici, saint Irénée développe une erreur : il va interpréter l'Apocalypse de façon littérale, notamment la phrase du Seigneur Jésus : « La terre appartiendra aux doux »<sup>17</sup> ; et le règne final du Messie, le règne de mille ans dont nous parle l'Apocalypse, il va l'interpréter littéralement comme le fait qu'il y aura à la fin des temps, pendant mille ans après la résurrection des justes, un règne des justes sur la terre. C'est ce qu'on a appelé le millénarisme.

Mais saint Irénée, apparemment, n'a pas senti que la terre sur laquelle les justes règneraient s'identifierait avec la Jérusalem céleste et que la Jérusalem terrestre symbolisait et représentait cette Jérusalem céleste, le Royaume de Dieu. Lui, au contraire, sépare les deux : il voit un règne des justes pendant un millénaire, qu'il appelle le 7<sup>ème</sup> millénaire, avant la montée au Ciel des justes, de même que le Christ apparaît pendant quarante jours sur terre entre sa Résurrection et son Ascension. Cette théorie, qui peut trouver des appuis dans certains textes de l'Écriture, n'a pas été adoptée par la Tradition chrétienne, elle n'a pas été reprise par ceux qui ont suivi saint Irénée, ni n'a été exprimée par les apôtres, ni par les Pères qui l'ont précédé.

On peut donc dire que sur ce point, et uniquement sur ce point-là, saint Irénée s'est un peu éloigné de la grande Tradition de l'Église. Ceci est très important parce que l'on voit que, même en étudiant les Pères, nous devons conserver notre jugement critique, mais nous ne pouvons juger les Pères que par les Pères et par l'Écriture. C'est dans leur consensus, c'est dans leur accord, que réside la grande ligne de la Tradition apostolique, mais lorsque tel ou tel Père se laisse aller à développer parfois une théorie un peu personnelle, l'ensemble des autres Pères peut le corriger. Ce sera le cas, par exemple, de Saint Grégoire de Nysse, qui ira jusqu'à nier la réalité du châtement éternel, ce qui ne sera pas repris par les autres Pères.

Nous voyons donc que la connaissance de l'orthodoxie se découvre à travers l'unanimité, la permanence de l'enseignement des Pères, mais lorsque telle ou telle doctrine est enseignée par un seul Père, à une époque, sur un point particulier, cela

ne fait pas partie de la Tradition. Pour qu'un enseignement patristique fasse partie de la Tradition, il faut qu'il se retrouve chez les autres Pères, de siècle en siècle. C'est dans la continuité et dans l'unanimité de l'enseignement des apôtres, repris par l'ensemble des Pères, par l'ensemble des conciles, reconnus par l'ensemble de la conscience de l'Église à travers les siècles, que réside ce que nous appelons la Tradition apostolique.

## NOTES

1. Lc 21, 33.
2. Jn 1, 14.
3. C. H. III, 1, 1.
4. Cf. Ac 12, 12.
5. Les gnostiques prétendaient avoir une tradition secrète.
6. C.H. III, 2, 2.
7. C.H. III,3, 2.
8. Cf. Ap 2, 5.
9. Cf. Mt 3, 9.
10. C.H. III, 3,3
11. Cf Lc, 4, 6.
12. Lc 10, 19.
13. C. H. V, 14, 4.
14. Jn 6, 63 et 1 Cor 15, 50.
15. C. H. IV
16. Mt 7, 16.
17. Cf. Ap 21.

## DÉMONSTRATION DE LA PRÉDICATION APOSTOLIQUE

**A**u cours du troisième quart du VI<sup>e</sup> siècle, des Arméniens s'étaient réfugiés à Constantinople. Pour donner à ces jeunes réfugiés politiques une culture philosophique et théologique, on traduisit du grec en arménien l'ouvrage de saint Irénée intitulé *Démonstration de la prédication apostolique*.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, à l'époque des croisades, on copia ce manuscrit arménien pour le père d'un roi d'Arménie, un archevêque du nom de Johannes. Et ce n'est que sept cents ans plus tard, en 1904, qu'un prêtre arménien découvrit ce manuscrit dans une église en Arménie. Celui-ci fut publié en 1907 en Allemagne. Ce document arménien fut traduit pour la première fois en français vers 1916, puis publié dans les Sources chrétiennes en 1958. Il a ainsi fallu dix-huit siècles et demi

pour que cet ouvrage revienne dans le pays où il avait été écrit. Nous n'en possédons plus l'original grec.

Cette histoire est intéressante car elle montre les étranges cheminements de la Providence : combien peu le traducteur du VI<sup>e</sup> siècle pouvait imaginer que ce serait grâce à lui que la Gaule retrouverait, douze siècles plus tard, un ouvrage écrit par son propre évêque. Cela nous montre comment l'action d'un homme, prise en main par la Providence, peut porter des fruits des siècles plus tard. Il n'y a pas que le mal qui chemine dans le monde, mais aussi le bien. Quand donc on écrit quelque chose, ou quand on vit quelque chose de vrai et de bon, cette parole d'homme, si elle est reliée à la Parole de Dieu, peut atteindre des cœurs des siècles après avoir été prononcée. Je trouve, pour ma part, que cela est extrêmement réconfortant.

### **La vérité et la foi**

Il y a trois parties dans le livre. La première concerne le mystère de Dieu. Saint Irénée commence par souligner qu'il n'y a qu'un seul chemin qui conduit au Royaume des Cieux en unissant l'homme à Dieu. Ce chemin, il l'appelle la piété. Ce chemin est la Personne même du Christ en qui Dieu et l'homme, la nature humaine et la personne de Dieu, sont unis.

Saint Irénée fait remarquer que l'homme étant corps et âme, il y a deux éléments qui nous séparent de Dieu et qui constituent l'impiété : l'erreur pour l'âme et la souillure pour le corps. Inversement, il y a deux chemins qui nous mènent vers la piété : la vérité pour l'âme et la pureté du corps. Ce sont deux éléments forts dévalorisés à notre époque.

La notion de vérité est dévalorisée par un excès de relativisme : « À chacun sa vérité », disent les modernes. La notion d'une vérité absolue, l'idée qu'il n'y a pas de salut sans vérité, n'est pas à la mode. Le « dogmatisme » est cloué au pilori. On pense que la tolérance consiste à chercher à mettre tout le monde d'accord, à accepter de concilier les opinions de tout le monde en essayant d'accommoder toutes les demi-vérités. Non ! La tolérance ne consiste pas à dire que ceux qui sont dans l'erreur ont aussi raison que ceux qui sont dans la vérité. La tolérance consiste à accepter le droit de ceux qui sont dans l'erreur de soutenir leur opinion, mais en sachant qu'ils sont dans l'erreur. Il n'y a pas besoin d'être tolérant pour accorder la liberté à quelqu'un si l'on pense qu'il a autant raison que nous. En revanche, on a besoin d'être tolérant lorsque l'on est convaincu d'avoir raison, lorsque l'on est convaincu que l'autre est dans l'erreur. Il ne faut pas confondre indifférentisme et tolérance. La tolérance consiste à respecter les libertés de l'autre, même lorsque nous sommes convaincus qu'il a tort.

Pour saint Irénée, les impies sont ceux qui ne rendent pas de culte à « l'Être par essence », c'est-à-dire Dieu. Essayons de bien comprendre cette idée car elle est très importante. Il rappelle que ce qui nous unit à Dieu est la vérité. Le Christ dit : « Je suis le chemin, la vérité et la vie. »<sup>1</sup> Il ne nous dit pas qu'Il nous donne la vérité, Il nous dit qu'Il est la vérité, ce qui signifie que par la vérité nous communions au Christ. Or la vérité (et la foi) a pour objet des choses qui existent réellement. Le

Verbe, nous explique saint Irénée, a affirmé à Moïse : « Je suis l'Être ». C'est un commentaire de la fameuse phrase : « Je suis qui Je suis, Je suis, voilà mon nom. »<sup>2</sup> Saint Irénée interprète cette phrase comme la *Septante*, dans le sens ontologique, c'est-à-dire dans le sens de l'être.

La foi ne consiste pas à croire à n'importe quoi. La foi, c'est croire ce qui est. C'est pourquoi elle sauve : elle nous conduit vers l'être, vers la réalité. Ce n'est que par la foi que nous pouvons atteindre à l'être, à la réalité profonde. La foi n'est pas simplement une attitude subjective. Ce n'est pas une « méthode Coué ». La foi sauve dans la mesure où elle nous conduit à la vérité. Croire à quelque chose de faux ne nous sauve pas, bien au contraire. Si vous êtes convaincu qu'en sautant par la fenêtre vous serez portés par les anges ou par l'air et que vous sautez, votre foi ne va pas vous sauver mais vous perdre. La foi en un mensonge nous perd. La vraie foi sauve parce qu'elle est une foi en la vérité. D'où la phrase du prophète Isaïe, que cite saint Irénée : « Si vous ne croyez pas, vous ne comprendrez pas non plus. » En d'autres mots, ce qui fait la valeur de la foi, c'est qu'elle nous conduit vers la vérité, c'est-à-dire vers l'Être, vers ce qui est vraiment, c'est-à-dire Dieu. La foi nous amène à la connaissance de Dieu. La foi nous conduit au centre de la réalité. C'est finalement le croyant qui est réaliste, parce qu'il mise sur ce qui est vraiment, non sur ce qui paraît être.

### **La pureté du corps**

N'oublions pas que la piété qui nous unit à Dieu est non seulement la vérité pour notre âme, mais aussi la pureté du corps. Les gnostiques avaient tendance à dire que ce qu'on faisait avec son corps n'avait pas d'importance, pourvu que l'intelligence puisse atteindre à la connaissance vraie. Le corps pouvait faire le mal, pourvu que l'intelligence connaisse la vérité. Or, saint Irénée souligne l'unité de l'homme, corps et âme. Il résume tout cela en disant : « Nous devons tenir inflexible la règle de la foi et accomplir les commandements de Dieu. »<sup>3</sup> Avec un corps impur, et par conséquent avec un cœur impur, on ne peut pas atteindre à la connaissance de la vérité. C'est toute la différence entre la vérité chrétienne et la vérité mathématique. L'homme peut souiller son corps et être un très bon mathématicien, mais il ne peut atteindre à la vérité du Christ. Il faut qu'il purifie son corps pour contempler la vérité divine. L'ascèse du corps est indispensable à la connaissance de la vérité.

Saint Irénée va plus loin : il nous dit que la foi conduit au baptême et que c'est par le baptême au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit qu'a lieu notre nouvelle naissance en Dieu. Nous devenons fils du Dieu éternel et nous accédons aussi à la connaissance du mystère de Dieu de l'intérieur. Finalement, la porte de la connaissance de Dieu est le baptême.

Nous voyons donc le lien établi par saint Irénée entre l'importance de la vérité, l'importance de la pureté du corps et l'importance du sacrement. C'est à travers les trois, c'est-à-dire la vérité de l'âme, la pureté du corps, mais surtout la foi



et le baptême, que nous allons accéder à la connaissance de Dieu, par cette nouvelle naissance en Dieu, lorsque nous devenons vraiment fils du Dieu éternel.

### **Contenu de la foi vraie**

Tout est à Dieu. Dieu est Tout-Puissant. Tout vient de Dieu. Cela conduit saint Irénée à dire : « Un seul Dieu le Père qui a créé et organisé l'ensemble des choses et a fait exister ce qui n'était pas. »<sup>4</sup> Nous retrouvons ce qui sera formulé dans la première phrase du *Credo* de Nicée : « Je crois en un seul Dieu, le Père Tout-Puissant, Créateur du ciel et de la terre et de toutes les choses visibles et invisibles. » Nous voyons que la foi apostolique est permanente : entre ce que disent les apôtres dans le Nouveau Testament, entre ce qui est confessé dans l'Ancien Testament et ce que dira l'Église, c'est toujours la même foi.

Dans l'expression : « Faire exister ce qui n'était pas », on retrouve la première phrase de la Genèse. « Au début, Dieu créa le ciel et la terre. » Cette phrase se trouve aussi dans le livre des Maccabées, lorsque la mère encourage son fils à confesser jusqu'au bout, même s'il doit subir le martyre et la mort, le Dieu qui a tiré toute chose de la non-existence à l'être. C'est elle qui souligne que Dieu nous a fait à partir de rien : « Regarde, mon enfant, le ciel et la terre et sache que Dieu les a créés à partir de rien. »<sup>5</sup>

De là commence la foi (comme le dit l'auteur de l'épître aux Hébreux). Découvrir Dieu n'est pas si évident : c'est découvrir que tout ce qui existe n'a pas toujours existé mais a été créé à partir de rien. Après tout, les matérialistes modernes n'ont fait que rejoindre les physiocrates de l'antiquité grecque, qui pensaient qu'à l'origine du monde il y avait une matière éternelle. (Ils spéculaient pour savoir s'il s'agissait du feu, de l'eau ou de la terre.) Par un acte de foi, nous reconnaissons qu'au début était le Créateur. Le mystère de Dieu commence par la découverte des mystères de la création et cela est une révélation, cela ne va pas de soi. Lorsqu'on a découvert que c'est Dieu qui a tout créé, que c'est Dieu qui continue à tout créer et que, par conséquent, l'être est en Dieu, nous découvrons alors qu'à chaque instant nous dépendons de lui, nous sommes en dépendance permanente du Créateur. C'est l'origine de la prière. Il faut revenir à ces vérités premières.

Saint Irénée poursuit : « Dieu est intelligent ». En essayant de retrouver, au delà du mot arménien, le mot grec qui a dû être employé, le traducteur aboutit à la conclusion qu'il s'est sans doute servi du mot grec *logicos*, dérivé de *logos*. Dieu est intelligent, c'est-à-dire qu'Il est Verbe. Il ajoute que Dieu est Esprit. Il cite alors le Psaume 32, 6, verset fondamental : « Par la Parole du Seigneur, les cieux ont été établis et par son Esprit est toute leur puissance. » Selon toute la Tradition de l'Église, c'est la confession la plus explicite que nous trouvons dans l'Ancienne Alliance du mystère de la Divine Trinité. Saint Irénée ajoute : « Le Verbe, c'est le Fils », puis, ce qui est plus contestable : « L'Esprit est la Sagesse. » Il y a là un certain flottement chez les Pères, puisque d'autres Pères, comme saint Justin, identifient la Sagesse de l'Ancien Testament avec la Personne du Fils de Dieu plutôt qu'avec celle de l'Esprit. Saint Irénée aboutit à une interprétation de l'épître aux

Éphésiens : « Un seul Dieu qui est au dessus de toutes choses et avec toutes choses et en nous tous. »<sup>6</sup> Au dessus de tous, le Père, avec tous, le Fils, en nous tous, l'Esprit.

L'idée que le Christ est avec tous nous fait retrouver l'affirmation de saint Paul dans l'épître aux Colossiens : « C'est en Lui que tout a été créé. »<sup>7</sup> Tout ce qui existe est en Lui et avec Lui. Il est la pensée de toutes choses, la pensée du cosmos, de l'univers. Cette phrase montre bien que toute la création se trouve dans le Fils, mais comme l'arianisme l'interprétait en disant que le Verbe est une créature, elle a été discréditée, de peur d'interpréter l'épître aux Colossiens dans un sens arien. En raison de cette crainte, on a tendance à laisser de côté l'idée que toute la création subsiste et est maintenue en la Personne du Verbe, du Logos, que le Logos est la raison de l'univers, la raison de toute chose, la pensée de l'univers.

Quant à l'Esprit, Il est en nous tous. C'est lui qui donne la vie, c'est la source de vie, comme nous le proclamons dans le *Credo*. C'est lui qui entretient la vie. Saint Irénée introduit une idée que l'on retrouvera chez saint Basile : « C'est le Saint Esprit qui montre le Verbe. » Il précise : « Ce sont les prophètes qui ont annoncé le Fils. » Le Saint Esprit est un faisceau de lumière qui projette l'image du Christ sur notre cœur. « C'est le Fils qui élève auprès du Père »<sup>4</sup>, c'est le Verbe, le Fils qui fait connaître le Père. Dans l'Esprit, nous contemplons donc le visage du Fils, visage qui nous fait connaître le Père. Tout commence par le don de l'Esprit grâce auquel nous discernons le visage du Christ et par Lui nous parvenons à la connaissance du Père.

Après avoir dit que l'Esprit montre le Verbe, saint Irénée ajoute : « Et le Verbe articule l'Esprit. » Ici, notre auteur pense à une personne qui parle : le souffle sort de sa bouche et la parole transforme, articule le souffle en parole. La parole exprime le souffle. Ce qui sort du Père, c'est l'Esprit, le Souffle, mais c'est le Fils qui en quelque sorte exprime le Souffle, l'articule, le rend intelligible. En langage moderne, j'interpréteraient ce mot « articule » en disant « rend intelligible ».

L'Esprit sort du Père, montre le Verbe, le Verbe articule l'Esprit et nous élève auprès du Père. Saint Irénée aboutit donc à la conclusion suivante : « Voici la règle de notre foi [nous dirions aujourd'hui le symbole de notre foi], le fondement de l'édifice et ce qui donne fermeté à notre conduite : Dieu le Père, increé, qui n'est pas contenu, invisible, un seul Dieu, créateur de l'univers, tel est le tout premier article de notre foi. Mais comme deuxième article : le Verbe de Dieu, le Fils de Dieu, le Christ Jésus notre Seigneur, qui est apparu aux prophètes selon le genre de leur prophétie et selon l'état des économies du Père, par qui toute chose a été faite, qui, en outre, à la fin des temps, pour récapituler toute chose [nous reconnaissons la phrase de l'épître aux Éphésiens], s'est fait homme parmi les hommes, visible et palpable, pour détruire la mort, faire apparaître la vie et opérer une communion de Dieu et de l'homme. Et comme troisième article : le Saint Esprit, par lequel les prophètes ont prophétisé et les gens ont appris ce qui concerne Dieu et les justes ont été guidés dans la voie de la justice et qui, à la fin des temps, a été répandu d'une manière nouvelle sur notre humanité, pour renouveler l'homme sur toute la terre en vue de Dieu. »<sup>8</sup>

Nous avons là une conception trinitaire sous une forme qui ne nous est pas habituelle, puisque nous sommes habitués à la formulation du *Credo* de Nicée-Constantinople. Au fond, tout ce que nous confessons dans le *Credo*, dans un langage post-arien et post-macédonien (un langage qui voudrait faire échec à la fois à Arius qui niait la divinité du Fils et à Macedonius qui niait la divinité de l'Esprit), toute la foi orthodoxe, est déjà confessé par Irénée de Lyon dans un langage peut-être plus proche du Nouveau Testament, bien que moins élaboré. Encore une fois, nous voyons la permanence de la foi, depuis les apôtres jusqu'à nos jours.

## **Le baptême**

Saint Irénée continue : « C'est pourquoi notre nouvelle naissance, le baptême, a lieu par ces trois articles. »<sup>9</sup> Cela signifie que le baptême a lieu au nom d'une confession de foi, au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit. Quand il dit : « par ces trois articles », cela pourrait impliquer un contenu du baptême semblable à celui du baptême à Rome, du temps de saint Hyppolite, où le chrétien était immergé une première fois après avoir confessé le Père, une deuxième fois après avoir confessé le Fils, une troisième fois après avoir confessé le Saint Esprit. Ainsi, le baptême était – et reste – une véritable initiation à la connaissance des trois Personnes : il y a non seulement confession par la bouche, mais immersion dans les trois Personnes. Nous voyons à quel point le baptême est lié à notre connaissance du mystère de Dieu. C'est par le baptême que nous entrons dans le mystère divin.

« Le baptême nous accorde la grâce de la nouvelle naissance en Dieu le Père par le moyen de son Fils, dans l'Esprit Saint. Car ceux qui portent l'Esprit de Dieu sont conduits au Verbe, c'est-à-dire au Fils, mais le Fils les présente au Père et le Père leur procure l'incorruptibilité. Donc, sans l'Esprit, il n'est pas possible de voir le Fils de Dieu et sans le Fils, personne ne peut approcher du Père, car la connaissance du Père c'est le Fils et la connaissance du Fils de Dieu se fait par le moyen de l'Esprit Saint. Quant à l'Esprit, c'est selon qu'il plaît au Père que le Fils le dispense, à titre de ministre, à qui veut et comme veut le Père. »<sup>9</sup>

Nous apercevons le mouvement aller-retour que nous explicitera saint Basile. Tout vient du Père par le Fils et dans l'Esprit. Tout retourne au Père, dans l'Esprit au Fils et du Fils au Père.

## **Jésus Christ dans l'Ancien Testament et dans l'Église**

Ensuite, ce n'est pas à travers le Nouveau Testament, les Évangiles, mais une étude de l'Ancien Testament – Genèse, Exode, Isaïe – que saint Irénée nous raconte l'économie du Christ. Il souligne ainsi que les prophètes, sous l'impulsion du Saint Esprit, nous montraient déjà le visage du Christ, qui nous conduit au Père.

Saint Irénée nous dit du Décalogue qu'il est écrit « par le doigt de Dieu [le doigt de Dieu est ce qui sort du Père] dans le Saint Esprit. »<sup>10</sup> Ceci est repris plus explicitement dans l'hymne acathiste à la Vierge, que nous chantons en Carême, où il est dit que le Saint Esprit est le doigt du Père qui écrit la Parole dans le sein de la Vierge. Le Saint Esprit dessine le Fils dans le sein de la Vierge comme le doigt du

Père écrivait les dix commandements du temps de Moïse, sur les plaques de pierre. Le Saint Esprit est ce faisceau qui procède du Père et qui vient projeter l'image du Fils.

En commentant le passage du prophète Isaïe où il est question du Dieu fort<sup>11</sup>, saint Irénée identifie – comme le cantique de l'Église – le Dieu fort à la personne du Fils sur lequel l'Esprit repose. « C'est de cette manière que le Verbe de Dieu possède la primauté sur toute chose parce qu'il est homme véritable en même temps que « conseiller merveilleux et Dieu fort »<sup>1</sup>. Il a ramené l'homme à la communion de Dieu, afin que, par cette communion avec Lui, nous ayons part à l'incorruptibilité. Celui donc qui était annoncé par la loi de Moïse et les prophètes du Dieu Très-Haut et Tout-Puissant, le Fils du Père de toutes choses, par qui tout existe, qui parla avec Moïse, celui-là vint en Judée, engendré de Dieu par l'Esprit Saint et né de la Vierge Marie qui descend de David et d'Abraham. Jésus, l'Oint de Dieu, a montré qu'Il était Celui qui avait été annoncé à l'avance par les prophètes. »

« Son précurseur, Jean-Baptiste, après avoir préparé le peuple à l'accueil du Verbe de Vie, avait fait savoir que celui-ci est le Christ, celui sur qui l'Esprit de Dieu s'était reposé en se mélangeant à sa chair. » Dans l'office de Pentecôte, nous chantons : « l'Esprit qui procède du Père et repose sur le Fils ».

« C'est en partageant cet Esprit Saint, que les apôtres avaient reçus du Seigneur, et en Le distribuant aux croyants que les apôtres instituèrent et fondèrent les églises. »<sup>13</sup> Lorsque les apôtres, qui reçurent l'Esprit Saint, le jour de la Pentecôte, transmettent, partagent, distribuent le Saint Esprit aux croyants, ils instituent l'Église.

Cependant, saint Irénée ne dissocie jamais la foi et la morale, car il ajoute : « Les apôtres promettaient qu'à ceux qui croyaient, qui aimaient le Seigneur, qui vivaient dans la sainteté, la justice et la patience, le Dieu de l'univers procurerait la vie éternelle grâce à la Résurrection d'entre les morts, opérée par l'entremise de celui qui est mort et qui est ressuscité, Jésus Christ, à qui Il a confié la royauté sur tous les êtres d'ici-bas et l'autorité sur les vivants et les morts, le jugement ; par la parole de vérité, les apôtres exhortaient les disciples à garder leurs corps sans souillure en vue de la résurrection et leur âme à l'abri de la corruption. »<sup>14</sup> Tout cela ne servirait à rien si nous ne gardions notre corps sans souillure.

« En effet, tel est l'état des croyants du fait que demeure constamment en eux l'Esprit Saint, qui a été donné par le Fils dans le baptême et qui est gardé par celui qui le reçoit, à condition de vivre dans la vérité, la sainteté, la justice et la patience. Car la résurrection des croyants est aussi l'œuvre de cet Esprit, le corps recevant de nouveau l'âme et avec elle, par le fait de l'Esprit Saint, ressuscitant et étant introduit dans le Royaume de Dieu. »<sup>15</sup>

## NOTES

1. Jn 14, 6.
2. Ex 3, 14.
3. D. 3.
4. D. 5.
5. 2 Mac 7, 28.
6. Éph 4, 6.
7. Col 1, 16.
8. D. 6.
9. D. 7.
10. D. 26.
11. Is 9, 6.
12. Col. 1, 18.
13. D. 40.
14. D. 41.
15. D. 42.

## BIBLIOGRAPHIE

Irénée de Lyon, *Contre les Hérésies, dénonciation et réfutation de la gnose au nom menteur* [C. H.], traduction française d'Adelin Rousseau, 2<sup>e</sup>éd., Cerf, 1985.

Irénée de Lyon, *Démonstration de la prédication apostolique*, [D.] traduction française d'Adelin Rousseau, SC n° 406, Cerf, Paris, 1995.

Le père Cyrille, ne disposant pas de cette nouvelle présentation, se fondait sur une traduction de l'arménien par L. M. Froidevaux, parue en 1959.

Adelin Rousseau a accompli de façon systématique le travail entrepris ici par le père Cyrille : retrouver l'original grec sous-jacent à l'arménien pour rester plus fidèle à la pensée d'Irénée.